

See discussions, stats, and author profiles for this publication at: <https://www.researchgate.net/publication/261775538>

L'Homme et son langage by Eugenio Coseriu

Article in *Cahiers Ferdinand de Saussure* · January 2003

DOI: 10.2307/27758689

CITATIONS

0

READS

134

2 authors, including:



Ecaterina Bulea Bronckart

University of Geneva

39 PUBLICATIONS 155 CITATIONS

SEE PROFILE

Some of the authors of this publication are also working on these related projects:



Principes d'une didactique fondamentale de la grammaire [View project](#)

Cahiers Ferdinand de Saussure

Revue suisse de linguistique générale

Numéros 1 à 56
1941-2003

		<i>Fr.s.</i>			<i>Fr.s.</i>
N° 1, 1941	104 p.	15.-	N° 31, 1977	316 p.	53.-
N° 2, 1942	64 p.	15.-	N° 32, 1978	162 p.	35.-
N° 3, 1943	72 p.	15.-	N° 33, 1979	162 p.	40.-
N° 4, 1944	72 p.	15.-	N° 34, 1980	160 p.	40.-
N° 5, 1945	56 p.	15.-	N° 35, 1981	160 p.	45.-
N° 6, 1946-47	80 p.	15.-	N° 36, 1982	160 p.	45.-
N° 7, 1948	56 p.	15.-	N° 37, 1983	156 p.	45.-
N° 8, 1949	84 p.	15.-	N° 38, 1984	308 p.	50.-
N° 9, 1950	104 p.	15.-	N° 39, 1985	220 p.	45.-
N° 10, 1952	64 p.	15.-	N° 40, 1986	236 p.	51.20
N° 11, 1953	60 p.	15.-	N° 41, 1987	224 p.	51.20
N° 12, 1954	88 p.	15.-	N° 42, 1988	272 p.	51.20
N° 13, 1955	72 p.	15.-	N° 43, 1989	280 p.	51.20
N° 14, 1956	64 p.	15.-	N° 44, 1990	230 p.	51.20
N° 15, 1957	138 p.	15.-	N° 45, 1991	352 p.	51.20
N° 16, 1958-59		Epuisé	N° 46, 1992	212 p.	51.20
N° 17, 1960	74 p.	15.-	N° 47, 1993	250 p.	51.20
N° 18, 1961	96 p.	15.-	N° 48, 1994	200 p.	51.20
N° 19, 1962	124 p.	20.-	N° 49, 1995-96	282 p.	61.40
N° 20, 1963	84 p.	20.-	N° 50, 1997	368 p.	61.40
N° 21, 1964	164 p.	20.-	N° 51, 1998	304 p.	61.40
N° 22, 1966	74 p.	20.-	N° 52, 1999	336 p.	61.40
N° 23, 1966	188 p.	20.-	N° 53, 2000	240 p.	
N° 24, 1968	120 p.	25.-	(institution) 61.40 (particulier) 41.-		
N° 25, 1969	152 p.	25.-	N° 54, 2001	520 p.	
N° 26, 1969	192 p.	28.-	(institution) 61.40 (particulier) 41.-		
N° 27, 1970-72	132 p.	25.-	N° 55, 2002	320 p.	
N° 28, 1973	80 p.	20.-	(institution) 61.40 (particulier) 41.-		
N° 29, 1964-75	220 p.	38.-	N° 56, 2003	380 p.	
N° 30, 1976	198 p.	34.-	(institution) 61.40 (particulier) 41.-		

Un index général (articles, documents, comptes rendus)
figure dans le Cahier 50

Editions DROZ

ISBN: 2-600-00953-1



9 782600 009539

Cahiers Ferdinand de Saussure

Revue suisse de linguistique générale

56
2003Genève
LIBRAIRIE DROZ S.A.
11, rue Massot
2004

Eugenio Coseriu, *L'Homme et son langage*, textes réunis par Hiltrud Dupuy-Engelhardt, Jean-Pierre Durafour et François Rastier, Editions Peeters, Louvain, 'Bibliothèque de l'information grammaticale', no. 46, 2001, 486 p.

0. *Préambule (le champagne et le pari)*

Hiltrud Dupuy-Engelhardt et François Rastier, deux des trois éditeurs du volume, l'avouent dans l'*Avant-propos*: le projet de cet ouvrage est né « lors d'une délicieuse rencontre européenne de sémantique » dont le champagne avait aidé « à entreprendre ». Et ni l'ampleur ni la complexité de cette entreprise n'ont su s'opposer à sa réalisation.

Le troisième éditeur, Jean-Pierre Durafour ouvre la *Préface* avec l'affirmation de la certitude, exprimée sous forme de pari, que l'œuvre d'Eugenio Coseriu « prendra une bonne place » dans le bilan de la linguistique du XXe siècle. La raison de cette certitude, à savoir « la justesse et la fécondité » du travail scientifique de Coseriu sur les plans épistémologique, méthodologique et de l'analyse est de l'ordre de l'évidence pour le public germanophone, hispanophone, italoophone, roumain, japonais, etc.; néanmoins, le pari peut paraître démesuré pour le public francophone. Démesuré parce que pour ce dernier le nom de Coseriu évoque encore, en général, une partie seulement de son œuvre – la sémantique structurale fonctionnelle.

Or, Coseriu c'est véritablement une œuvre. Et cela non seulement en raison de son ampleur, mais surtout parce qu'elle propose une appréhension de l'être du langage à l'image de la conception qu'a Coseriu du langage: une activité d'« appréhension de l'être ».

Tel est, à nos yeux, le grand intérêt de cette entreprise éditoriale, à savoir faire connaître en milieu francophone une pensée, une vraie théorie du langage, avec son propre cadre épistémologique et conceptuel: la théorie appelée, depuis quelques années, «intégrale» d'Eugenio Coseriu.

Les auteurs de cette revue critique avouent à leur tour la stimulation intellectuelle qu'a suscitée la lecture de ce volume et qui a motivé leur geste rédactionnel, en souscrivant avec un enthousiasme raisonné au pari annoncé.

Si l'on veut véritablement comprendre le fondement des appréciations adressées à la théorie cosérienne – originalité novatrice, fécondité, vigueur intellectuelle, conception alternative et/ou conception unitaire et dynamique du langage (cf. *Préface*) – et surtout si l'on veut déchiffrer l'attitude épistémologique condensée dans le syntagme «théorie intégrale», il n'y a qu'une solution: se laisser emporter par les milliers de pages qui matérialisent l'activité scientifique de Coseriu, couvrant plus d'un demi siècle de réflexion sur... l'homme et son langage. Le choix du titre du recueil français nous semble donc très juste parce qu'il est, en soi, l'affirmation de la reconnaissance de ce à quoi Coseriu consacra toute sa vie.

Face à la complexité des réflexions qui font l'objet de ce volume, cette revue critique comporte nécessairement des limites. Ainsi allons-nous seulement reprendre quelques uns des points d'articulation théorique présents dans *L'Homme et son langage*. Sans minimiser le fait que *chacune* des études fonde, ouvre, ou consolide un champ d'étude, que ce soit le lexique, l'activité de parler, ou un autre, nous avons choisi d'insister sur les études ayant trait aux fondements épistémologiques et méthodologiques de la conception de Coseriu, et cela pour deux raisons: premièrement, les travaux qui se centrent sur les objets des disciplines particulières les prennent comme arrière-fond et en sont le prolongement conséquent. Deuxièmement, à nos yeux, vu la situation actuelle de la linguistique, l'importance de ce volume réside *primordialement* dans la présence du noyau conceptuel de cette théorie linguistique profondément novatrice, professée depuis les années cinquante du siècle passé et à peine connue des linguistes de langue française.

1. Remarques générales sur l'organisation du volume

Le volume comprend seize études, organisées en quatre sections¹. Le contenu du volume est le suivant (la date originale de publication est indiquée entre parenthèses):

A. Linguistique générale: 1. «L'homme et son langage» (1968), 2. «Détermination et entours» (1955-56), 3. «Les universaux linguistiques (et les autres)» (1972), 4. «Au-delà du structuralisme» (1980);

¹ Nous ferons référence aux études en mentionnant leur numéro (par ex. «15/»), suivi du numéro de la page, pour les citations.

B. Grammaire: 5. «Logicisme et antilogicisme en grammaire» (1956), 6. «Logique du langage et logique de la grammaire» (1976), 7. «Principes de syntaxe fonctionnelle» (1989);

C. Lexique: 8. «Vers l'étude des structures lexicales» (1964), 9. «Pour une sémantique diachronique structurale» (1964), 10. «Les structures lexématiques» (1968), 11. «L'étude fonctionnelle du vocabulaire: Précis de lexématique» (1976), 12. «Pour et contre l'analyse sémique» (1982), 13. «Les procédés sémantiques dans la formation des mots» (1981), 14. «Vers une typologie des champs lexicaux» (1972);

D. Langage et histoire: 15. «Le changement linguistique n'existe pas» (1982), 16. «Linguistique historique et histoire des langues» (1992).

Un deuxième volume comprenant six sections (19 études) est actuellement en préparation.

Le choix des éditeurs pour ce premier volume a été opéré en fonction de deux critères: on y a inclus, d'un côté, la «plupart des études qu'Eugenio Coseriu à [*sic*] rédigées en français de sa main» (*Préface*, p. 7), et, de l'autre côté, «les textes fondateurs, qui ne pouvaient pas ne pas paraître dès l'abord lorsqu'il s'agit de présenter la pensée scientifique et linguistique» de l'auteur (*ibid.*): «L'homme et son langage» et «Détermination et entours». Dix des seize textes ont été rédigés en français par l'auteur, les autres traduits de l'espagnol, de l'italien, de l'anglais ou de l'allemand avec sa collaboration.

La fonction des titres de sections – introduits par les éditeurs – n'est qu'indicative. Pour rendre compte de la systématisme des articles du volume, on pourrait les organiser aussi selon leur finalité prépondérante. D'une part, les études théoriques et épistémologiques (1/ à 6/, 15/, 16/), qui portent sur la définition de l'objet de la science du langage en général ainsi que sur la nature des opérations du linguiste. D'autre part, les études méthodologiques, qui traitent de disciplines particulières (syntaxe, lexématique) et de la modalité de description de leur propre objet (7/ à 14/). Il y a encore un autre critère pouvant servir de repère dans la lecture, étant donné que tous les textes ne se situent pas dans le même plan, quant à leur généralité ou à leur spécificité. Ainsi, certaines études ont un caractère synthétique et, soit exposent dans ses traits les plus généraux le positionnement épistémologique et méthodologique du Professeur (cf. 4/, 16/), soit reprennent des questions de détail pour expliciter ce même positionnement (cf. 12/).

En réalité, chez Coseriu, activité théorique, descriptive et analytique sont indissociables: elles ne se confondent pas, mais ne peuvent pas être conçues séparément. La systématisme profonde qui préside à l'architecture de la théorie

cosérienne, depuis ses débuts, la cohérence de *toute* sa pensée, qu'elle se soit penchée sur les objets des disciplines linguistiques particulières ou sur l'objet de la science linguistique toute entière, réside en dernière instance dans l'adéquation de la pensée à son objet, ce qui ne manque pas d'être à la fois adéquation aux lois mêmes de la pensée. Aucun des travaux de Coseriu ne perd de vue les «réalités» – linguistiques, épistémologiques, méthodologiques.

C'est seulement en se situant dans la perspective de cette *unité globale* que l'on pourra apprécier à leur juste valeur les études cosériennes.

Etant donné qu'il s'agit d'un recueil de textes, on peut donc légitimement se poser la question de sa propre cohérence. L'unité de ce volume est évidente et elle est donnée en particulier par la caractéristique interne de la pensée cosérienne, le «tout» – le noyau épistémologique – étant présent *ipso facto* dans chacune des «parties». Et, compte tenu de la rigueur théorique de l'auteur et du sens premier de sa démarche, il convient de mettre en garde contre la réception de cette unité comme étant celle d'un travail de sémanticien², et la caractériser d'emblée en tant que *perspective véritablement intégrale* sur le langage.

2. *L'œuvre dans l'histoire e(s)t l'histoire à l'œuvre*

Si l'on part d'une évidence «externe», chronologique, les études présentes dans le volume pourraient facilement prêter à confusion par leur inclusion hâtive dans un contexte scientifique aujourd'hui considéré comme dépassé, sous l'angle de la problématique aussi bien que sous celui de la méthode. La plupart des études incluses dans le volume ont été publiées dans les années soixante et soixante-dix, deux dans les années cinquante, et d'autres encore dans les années quatre-vingt et au début des années quatre-vingt-dix. Bien qu'une partie des travaux de Coseriu ait été effectivement publiée en plein structuralisme³ (courant auquel il est le plus souvent – mais inadéquatement – associé), le linguiste roumain est déjà, selon l'une de ses expressions, bien «au-delà du structuralisme» (cf. 4/ et *infra* 3.3.). Le volume même se fait témoin de la remarquable productivité de l'auteur, qui n'a

² C'est ce que pourrait laisser entendre une partie de la même *Préface* de Jean-Pierre Durafour, p. 7: il est vrai que la plupart des articles de ce premier volume «concernent principalement (...) le travail théorique et méthodologique que [Coseriu] a consacré à l'élaboration de la sémantique structurale fonctionnelle» – à condition seulement que l'on pense ici aux études 8/-14/-, mais on peut douter du fait qu'«appartiennent également à cette catégorie deux textes de la section A 'Les universaux linguistiques (et les autres)' et 'Au-delà du structuralisme'». Ces deux textes tiennent de fait des fondements, des tâches et de la position de la linguistique en tant que *science*, non seulement de la sémantique en tant que discipline.

³ Nous nous référons ici au structuralisme *linguistique* européen.

jamais cessé d'approfondir et d'élargir le spectre d'une *science du langage* telle que l'annonçaient déjà *in nuce* ses toutes premières études des années cinquante (parmi lesquelles 2/ et 5/). Seule sa mort en 2002 a interrompu le rythme annuel de ses contributions aux débats de la linguistique⁴.

D'ailleurs, même d'un point de vue stylistique, ces textes ne montrent pas leur «âge», et on peut s'étonner de la consistance et de l'équilibre terminologiques des écrits cosériens, qu'ils aient été rédigés au milieu ou à la fin du vingtième siècle. La vision inaugurale du grand linguiste est transcrite par son style scientifique même qui est, en dernière instance, un style de pensée.

D'un autre point de vue, cette fois-ci «interne», il est encore moins justifié d'évaluer ses contributions comme s'inscrivant dans le structuralisme. Déjà dans «Détermination et entours. Deux problèmes fondamentaux d'une linguistique de l'activité de parler» (cf. 2/), publié en espagnol en 1955-56, Coseriu surmonte et élargit le cadre et la problématique de la linguistique qui lui était contemporaine. En posant la question de la légitimité et de la portée d'une linguistique de la parole, cette étude amorce la reconstruction de toute la linguistique sur des bases nouvelles, en questionnant son principe même, implicitement accepté, selon lequel «la linguistique tout court ne saurait être autre chose que science de la 'langue'» (p. 34). La finalité de ce questionnement est constituée par l'intégration – qui est en même temps un dépassement – de la problématique traditionnelle de la linguistique *des langues* dans le cadre plus vaste d'une théorie à même de rendre compte de l'*intégralité* de l'objet, le *langage* «sous tous ses aspects». Il s'agit d'abord de reconnaître le langage dans son essence, en tant qu'*activité*, et d'engager à partir de là la réflexion sur ses différents aspects: «c'est un changement radical de perspective qui s'impose: ce n'est pas l'activité de parler qui doit être expliquée à partir de la langue, mais à l'inverse, c'est la langue qu'il faut expliquer à partir de l'activité de parler» (p. 36; cf. aussi *infra* 3.1.).

La prémisses de cette réorganisation comporte deux éléments qui sont constamment à l'œuvre dans la démarche de Coseriu. L'un est le rapport permanent que l'activité théorique doit entretenir avec la réalité même de l'objet d'étude. C'est un principe d'objectivité qui est à la base de son activité scientifique: «dire les choses telles qu'elles sont» (Platon), c'est-à-dire, puiser la légitimité des distinctions théo-

⁴ Il reste à Tübingen un fonds de manuscrits non encore publiés, dont quelques uns sont en cours d'édition (une étude exhaustive sur l'histoire de la linguistique romane, une autre étude sur la correction idiomatique, ainsi qu'une monographie sur la théorie linguistique des noms propres). Pour plus de détails à ce sujet, ainsi que pour une bibliographie et une présentation synthétique de quelques concepts cosériens, on pourra consulter le site web www.coseriu.de, mis en place par Johannes Kabatek, de l'Université de Freiburg.

riques dans la réalité de l'objet. L'autre élément est de nature historique. Car le sens véritable de ce « changement radical de perspective » n'est pas saisissable au-delà de l'horizon historique duquel émane la conception de Coseriu. Certes, le dépassement est justifié premièrement par la réalité même du langage, mais le mouvement en tant que tel ne devient possible que par l'intégration herméneutique d'une tradition de réflexion sur le langage, notamment celle d'Aristote et de Humboldt⁵ (cf. *infra* 3.1.). Il ne s'agit pas seulement d'un rapport à l'histoire, et encore moins d'un « naïf 'retour à l'histoire' » car « en réalité la description ne se trouve pas en dehors de l'histoire ; cela tout simplement parce que la description de quelque objet que ce soit à un moment de son histoire est une partie de cette histoire. Il ne s'agit donc pas de 'retourner à l'histoire' mais de se rendre compte qu'on n'en est jamais sorti » (cf. 16/, p. 436). Ce principe vaut non seulement pour l'activité descriptive mais aussi pour l'activité théorique elle-même, le développement de la discipline étant fondé par l'histoire de la discipline.

Coseriu commence à développer sa propre conception dans les années cinquante du siècle passé, mais en vertu de son propre horizon historique, il dépasse le contexte de son époque. Ce qui ressort clairement de sa démarche c'est le fait que l'historicité de la réflexion est au service de sa propre universalité.

3. Aspects centraux de la démarche cosérienne

3.1. Le langage comme activité créatrice. Les trois plans du langage

« Concevoir le langage comme *enérgeia* signifie, par conséquent, le considérer comme activité créatrice sous toutes ses formes. » (cf. 1/, p. 20)

Le noyau de la théorie cosérienne est la définition du langage, dans son essence, comme activité créatrice. Si, à première vue, cette thèse semble concentrer simplement l'évidence, aisément concevable, du caractère productif du langage, du caractère toujours neuf et radicalement singulier de toute production verbale, ses racines philosophiques profondes et ses conséquences sur une théorie linguistique sont,

⁵ Si la dimension aristotélico-humboldtienne est assez transparente dans les études contenues dans *L'homme et son langage*, le dialogue avec Saussure est, par contre, l'un des aspects moins évidents. A cet effet on pourra se référer à deux autres études fondatrices de Coseriu, *Sistema, norma y habla*, Montevideo, 1952 (reprise en *Teoría del lenguaje y lingüística general*, Madrid, 1962), et *Sincronía, diacronía e historia. El problema del cambio lingüístico*, Montevideo, 1958 (seconde édition Madrid, 1973). Dans ses conférences, le Professeur présentait toujours sa conception – par une litote – comme un effort d'articuler la pensée de Humboldt et celle de Saussure.

quant à elles, moins aisées à saisir ou, parfois, à admettre. Cette définition-argument n'est guère accidentelle ni arbitraire, et c'est précisément en l'exploitant dans ses profondeurs conceptuelles et historiques que Coseriu dénonce l'erreur la plus regrettable de toute une série de théories et philosophies du langage : celle de l'avoir réduit à la simple expression d'une autre faculté qui la précéderait (la pensée rationnelle ou l'entendement), ou encore à une activité « parmi d'autres ». Au moins deux interprétations unilatérales sont ainsi dénoncées et évitées : d'une part, la conception selon laquelle l'essence du langage ne résiderait *que* dans l'expression subjective, et, d'autre part, la conception qui fait de la *seule* communication pratique l'essence même du langage.

Déceler la valeur du syntagme « activité créatrice » chez Coseriu afin de montrer pourquoi nous considérons qu'il est, en effet, le noyau de sa théorie n'est possible qu'au prix d'un double mouvement, qui se dégage d'ailleurs assez facilement à la lecture de l'étude 1/ du volume. D'un côté, évoquer son ancrage philosophique aristotélicien et humboldtien, explicitement déclaré, de l'autre côté, montrer que la cohérence interne de toute l'œuvre de Coseriu résulte en grande partie de la rigueur qui lui fait ne jamais s'écarter de ce postulat fondamental, à aucun des niveaux de description et d'analyse du langage.

En réinvestissant l'idée humboldtienne selon laquelle le langage, dans son essence, n'est pas une œuvre ou un produit statique (*ergon*) mais une activité (*enérgeia*), Coseriu souligne, à juste titre, les fondements aristotéliciens de la pensée de Humboldt. Il récuse l'interprétation de cette thèse comme affirmation du « caractère vivant » du langage, de même que l'association exclusive de l'*enérgeia* uniquement à ce que Saussure appellera plus tard « parole ». Si Humboldt rajoute lui-même les termes grecs à côté des termes allemands *Werk* et *Tätigkeit*, c'est, selon Coseriu, pour souligner que ces termes sont utilisés dans leur sens *philosophique*. Ainsi, chez Aristote, *enérgeia* n'est pas une quelconque activité, mais « l'activité libre », infinie, antérieure⁶ à sa propre puissance (*dynamis*), pouvant aller au-delà de sa propre *dynamis*. Fidèle aux thèses aristotéliciennes, Coseriu définit la créativité comme « productivité à double sens : productivité par rapport aux 'objets' produits et productivité par rapport aux procédés de production » (cf. 15/, p. 414). C'est donc dans un sens philosophique et profondément dialectique qu'il faut entendre la notion d'activité créatrice : être et devenir de l'être sont indissociables.

Si le « retour » à Aristote pose les bases philosophiques de la conception de l'activité créatrice, si le « retour » à Humboldt est fondamental dans l'association de

⁶ Cf. Aristote, *Métaphysique*, Livres Θ et Λ .

cette conception de l'activité au langage, le pas supplémentaire de Coseriu consiste dans l'explicitation du caractère actif-créatif du langage sous toutes ses formes (langage en général, toute langue et toute parole ou acte de parole), ainsi que dans le réinvestissement théorique de la notion aristotélicienne de *dynamis*. Dans ce sens, l'*enérgeia* langagière, l'activité créatrice spécifique au langage, consiste un en dépassement perpétuel de sa *dynamis*.

Les implications épistémologiques et méthodologiques de cette caractérisation du langage sont multiples. Nous n'en dégagerons que cinq :

- Le caractère créatif du langage comme activité humaine libre fait de ce dernier une activité de connaissance infinie, une activité « d'appréhension de l'être » dont l'objet (la signification) est tout aussi infini.
- Ce qui distingue le langage d'autres formes d'expression est le fait qu'il existe en tant qu'activité de « parler-à-un-autre » (cf. 1/, p. 15), activité intersubjective d'appréhension de l'être, « manifestation primaire de la socialité » (*id.*, p. 29). Le langage est, dans son essence, activité-créatrice-dialogique, et c'est dans cette essence même que Coseriu puise les universaux du langage : créativité, sémanticité, altérité, historicité, matérialité (cf. 3/).
- Les langues, comme techniques historiquement déterminées, ne sont jamais des produits statiques. « Une langue est un système de production qui, à chaque moment, n'est qu'en partie réalisé historiquement dans des produits linguistiques » (cf. 1/, p. 21). Le caractère non-fondé de toute ambition de description exhaustive d'une langue devient dès lors évident ; décrire une langue c'est décrire « un système pour créer » et non pas un produit.
- « Le changement linguistique n'existe pas » (cf. 15/); Plus exactement, il n'existe pas en tant que « changement » d'un produit, mais il *est production perpétuelle* de la langue, « 'naissance' du langage et, par là, construction historique des langues » (*id.*, p. 428).
- L'approche causale est inappropriée pour l'interprétation des faits linguistiques : « La *causalité*, au sens propre du terme, est, dans ce contexte, une notion fallacieuse, parce que le changement linguistique ne peut avoir de 'causes'. (...) Par contre, la *finalité* est bien à sa place ici, étant donné que la motivation du changement linguistique, est, en fait, de nature 'finaliste' » (*ibid.*).

Les formes du langage que nous avons évoquées plus haut (langage, langue, parole) se retrouvent distinguées à plusieurs reprises dans les textes réunis dans ce volume (études 1/, 2/, 6/, 15/). Cette trichotomie ne doit pas être confondue avec les interprétations banales de la trichotomie saussurienne ; elle a en effet une fonction

bien précise dans la réflexion cosérienne, celle de la manifestation de ce que Coseriu appelle « les trois plans du langage » (cf. 6/, p. 144) : *universel, historique et individuel*. L'importance de cette tripartition en tant que plans ou niveaux du langage réside dans le fait qu'aucun des trois n'est exclu de la linguistique. Mieux et davantage encore, le langage en tant qu'activité de parler est étudié / à étudier à chaque niveau d'un triple point de vue, ce triple point de vue reprenant la distinction aristotélicienne *enérgeia / dynamis / ergon*. Étudier le langage en tant qu'*enérgeia* signifie s'intéresser, au plan universel, à l'activité de parler en général, au plan historique à la manifestation concrète des langues et au plan individuel à l'activité discursive du sujet. En tant que *dynamis* le langage se manifeste comme savoir (esp. *saber*), comme compétence linguistique (cf. *infra* 3.2), qui se décline à son tour en compétence (savoir) élocutoire au plan universel, compétence (savoir) idiomatique au plan historique et compétence expressive (savoir expressif) au plan individuel. Enfin, quant à l'activité de parler en tant que *ergon*, il n'y a pas un plan universel à proprement parler (ou ce serait la totalité des manifestations langagières concrètes de l'humanité), au plan historique elle s'identifie avec la langue (mais plutôt la langue « abstraite ») et au plan individuel le produit est constitué par le texte singulier.

La remarque qui s'impose ici et que Coseriu ne manque pas de rappeler, concerne justement le statut méthodologique et heuristique de ces tripartitions, notamment des trois points de vue : tout comme la langue ne peut, en réalité, jamais être séparée de l'activité de parler (cf. 1/, p. 17), tout comme la dichotomie saussurienne langue – parole n'est pas « réelle » mais méthodologique (cf. 2/, p. 31), de même les trois points de vue *enérgeia, dynamis, ergon* ne sont que trois manières de considérer un seul et même objet et non pas trois réalités différentes.

3.2. Savoir, technique, compétence

«...le langage ne fonctionne pas pour les linguistes et grâce aux linguistes, mais bien pour les locuteurs et grâce aux locuteurs.» (cf. 1/, p. 17)

Le recueil (du moins le premier volume)⁷ ne contient aucun texte consacré explicitement à la compétence linguistique. Mais, en même temps, dans la *Préface*, J.-P. Durafour considère qu'une des raisons pour lesquelles la parution de cet ouvrage en français devrait se révéler opportune, est précisément qu'en France

⁷ Le deuxième volume prévoit la publication de l'article « La compétence linguistique. Qu'est-elle en vérité ? » Cf. pour plus de détails *Sprachkompetenz. Grundzüge der Theorie des Sprechens*, Tübingen, 1983 ; traduction espagnole *Competencia lingüística. Elementos de la teoría del hablar*, Madrid, 1992.

«les études 'réalistes' de la formation des sens propositionnels et lexical et de la compétence langagière occupent, enfin, à l'aube du troisième millénaire, la place théorique primordiale, organique, qui leur revient» (p. 5). En vérité, la compétence est bien présente tout au long de l'ouvrage, mais souvent sous deux autres signifiants : le savoir, la technique ou encore le savoir technique. Il pourrait difficilement en être autrement pour la simple raison que, pour Coseriu, la compétence linguistique (bien qu'appelée ainsi tardivement) est l'*objet* de sa science du langage. Ainsi, relativement au plan universel, Coseriu affirme en 1955 déjà que «l'objet proprement dit de la 'grammaire de l'activité de parler' (...) est donc la technique générale de cette activité» (cf. 2/, p. 38).

En regard de ce nous avons présenté jusqu'ici, on devine facilement que l'objet de la linguistique peut être conçu comme la construction théorique du linguiste consistant à saisir le langage du point de vue de la *dynamis*. Néanmoins, s'il est bien légitime de définir théoriquement l'objet compétence de cette manière, pour Coseriu cela n'est pas le résultat du choix aléatoire d'un point de vue parmi les trois possibles (*enérgeia*, *dynamis*, *ergon*). La justification première de l'adoption de ce point de vue tient au fait que c'est bien une technique, le *savoir-parler intuitif*, que tout être humain fait fonctionner lors d'une production verbale. Le langage ne fonctionne que grâce aux sujets parlants, en tant que technique du sujet au travers de laquelle il crée et se crée en même temps, en établissant simultanément des rapports sujet – objet et sujet – sujet. L'être humain acquiert et ne cesse de transformer cette technique, qui, dans son fonctionnement effectif, mobilise en tant que *dynamis* les trois plans du langage simultanément.

En rapport avec le plan universel du langage, la technique de l'activité de parler consiste en un savoir élocutoire, qui est la connaissance générale «des choses» et des normes logiques de cohérence, quelle que soit la langue dans laquelle on s'exprime. La situation de la *compétence élocutoire* au plan universel, indépendamment d'une langue donnée, ne signifie en aucun cas prééminence génétique du logique par rapport au linguistique, mais conformité fonctionnelle de l'expression aux normes universelles de toute pensée. Ce n'est pas une compétence avant la langue, mais une compétence «au-delà» des normes d'une langue, qui nous permet de juger un énoncé en termes de «congruence / incongruence» logique⁸.

En rapport avec le plan historique qu'est toute langue, les locuteurs possèdent et manifestent une *compétence idiomatique*, définie comme «savoir-parler conformément à la tradition d'une certaine communauté» (cf. 2/, p. 34). C'est peut-être le

⁸ L'incongruence de l'énoncé : «Les cinq continents sont les quatre suivants : l'Europe, l'Asie et l'Afrique» est d'ordre logique et non pas linguistique. (cf. 6/, p. 144).

niveau d'analyse où la filiation Humboldt – Saussure – Coseriu est la plus facile à saisir car pour ce dernier une langue est à la fois produit historique et instrument de pensée linguistique. La compétence idiomatique concerne le système de la langue en tant qu'ensemble d'éléments et d'agencements d'éléments de discours possibles, système de virtualités qui se réalisent progressivement dans le temps, au cours de l'histoire. La compétence idiomatique est le savoir-réaliser des possibles d'une langue, et la conformité du parler effectif avec la technique historiquement construite qu'est une langue est évaluée en termes de «correct / incorrect».

Le plan individuel du point de vue de la *dynamis* est la *compétence expressive* (textuelle – discursive) en tant que savoir agir linguistiquement de l'individu, lors de la construction de textes / discours dans une circonstance donnée. Le jugement de conformité de l'acte de parler à ce niveau est un jugement d'«adéquation / inadéquation».

De manière générale, la compétence comme objet de la linguistique est donc le *savoir intuitif* du locuteur qui, même s'il peut être étudié séparément dans chacun des trois plans, se manifeste, en réalité, dans les trois plans simultanément. La définition de la compétence et les études qui y sont consacrées exhibent et confirment de la manière la plus «visible» ce que Coseriu appelle adéquation de la science à son objet. Les trois types de compétences comme savoirs intuitifs sont des techniques attestables chez tout locuteur (qui fonctionnent en dehors de toute linguistique), en tant que potentialités illimitées en vue de l'acte. La linguistique cosérienne est une «science des possibles langagiers», amenés à être toujours dépassés, transformés, (re)créés dans et par l'acte ou l'activité de parler elle-même.

3.3. Une linguistique de l'activité de parler

«L'historicité de l'activité de parler ne doit pas nous faire oublier son universalité.» (cf. 2/, p. 36)

Comme nous l'avons mentionné, dans «Détermination et entours», la linguistique de la parole prend un sens radicalement différent de celui de Saussure, dans le cadre du projet plus vaste de réorganisation de la linguistique selon la conception unitaire de l'essence du langage en tant que «activité créatrice». Les *plans* de définition (universel, historique, particulier) et les *points de vue* (*enérgeia*, *dynamis*, *ergon*) permettent l'orientation homogène de la discipline. C'est seulement sur cet arrière-fond que l'on pourra comprendre la légitimité et la portée d'une certaine linguistique de la parole, qu'il convient de nommer, eu égard aux distinctions posées, «linguistique de l'activité de parler».

Une fois posé le constat que « toute la linguistique a toujours été linguistique de l'activité de parler et [...] à proprement parler il n'en existe pas d'autre⁹ » (p. 35), il est pleinement justifié de poser la nécessité d'une linguistique de l'activité de parler *au sens strict* (au niveau universel, sans détermination historique) au même rang que la linguistique de l'activité de parler au niveau historique (linguistique des langues) et celle de l'activité de parler au niveau particulier (linguistique des textes).

Insistons sur le fait que le syntagme « activité de parler au niveau universel, sans détermination historique » (indépendamment d'une langue) ne réfère pas à l'activité de parler qui serait *réellement* indépendante d'une langue, mais, au contraire, dénomme le *concept* d'« activité de parler » conçu dans *le plan* universel. L'activité de parler est bien, *en réalité* et toujours, « une activité *universelle* exercée par des individus *particuliers*, mais qui sont en même temps membres de telle ou telle communauté *historique* » (p. 34). Cependant, *étudier* cette activité de parler *au plan universel* implique nécessairement que l'on ne confonde pas celui-ci avec le plan historique ou le plan particulier. C'est ce qui ressort plus clairement lorsque Coseriu définit deux types de linguistique de l'activité de parler au plan universel : une linguistique théorique et une linguistique descriptive, ou « authentique grammairiale de l'activité de parler » (p. 38).

En ce qui concerne le premier type, Coseriu insiste sur la distinction entre les problèmes langagiers que « *posent, au plan historique*, les langues (...) et les problèmes *que pose, au plan universel*, l'activité de parler » (p. 36). Ainsi, par exemple, les catégories verbales (parties du discours) ne sont pas « des classes lexicales appartenant aux langues, elles sont des modalités de signification propres à l'activité de parler, et, de ce fait, elles sont universelles (bien qu'elles ne soient pas historiquement générales) » (p. 37). On ne peut pas définir le « substantif en anglais » ; on ne peut que constater si une catégorie se présente ou non dans telle ou telle langue et ensuite déterminer quelles sont ses « modalités formelles d'expression ».

Pour ce qui est du deuxième type, cette grammaire est indispensable pour l'interprétation de faits de 'langue' : par exemple, du point de vue diachronique, les innovations dans l'activité de parler peuvent devenir, à leur tour, faits de langue. Mais elle est aussi indispensable dans l'analyse des textes, qui « ne peut se faire avec exactitude sans une connaissance de la technique de l'activité de parler »

⁹ Dans ce sens, la « langue » est elle-même définie comme « 'moment historiquement objectif de l'activité de parler' » ; et « étudier la langue, c'est étudier une dimension [fondamentale] de l'activité de parler » (p. 34).

(p. 38). Cette dernière ouvre la possibilité du dépassement perpétuel de la langue : « l'activité de parler ne se limite pas à mettre en œuvre une langue, mais elle la dépasse (...) ; à chaque moment, ce qui est effectivement *dit* est moins que *ce qui est exprimé* et *ce qui est compris* » (p. 54). Cette possibilité d'aller au-delà du 'dit' et de la langue est fondée par les *entours* (ce que l'on appelle généralement *contextes*), qu'il convient d'étudier en tant que parties intégrantes de l'activité de parler dans le plan universel.

L'activité de parler n'est donc pas une simple « réalisation » de la langue, mais elle est plus complexe que celle-ci, car l'activité de parler « utilise aussi les circonstances de sa propre manifestation » (p. 39). Dans ce sens, les entours extra-verbaux deviennent les *instruments* non verbaux de la *détermination*, définie comme « *dire quelque chose au sujet de quelque chose au moyen des signes de la langue* » (*ibid.*). Leur fonction est double : ils permettent simultanément l'actualisation des signes de la langue aussi bien que l'orientation précise du sens du discours.

La finalité proprement dite de l'activité de parler – indépendamment des finalités occasionnelles des sujets parlants – est l'actualisation d'un potentiel significatif, l'objectivation d'un contenu de la conscience, et non pas simple « énonciation » et « référence » à des objets ou des « états de choses ». La relation ne s'établit pas depuis la réalité vers un signe correspondant, mais dans le sens contraire : « la constatation de l'existence physique des choses est une opération qui va du langage aux choses, et non pas inversement. (...) De cette façon nous constatons, par exemple, que, dans le monde, il y a des arbres, des rivières, des animaux ; mais que ce soit précisément des 'arbres', des 'rivières', des 'animaux', c'est quelque chose qui a dû être reconnu et délimité au préalable dans et par le langage » (cf. 1/, p. 25). La fonction de désignation – l'orientation d'un signe vers une réalité extra-linguistique – est réalisée dans l'activité de parler, mais elle demeure fondamentalement une possibilité ouverte par la sémanticité. Coseriu a de la sorte établi un registre d'entours qui demeure jusqu'à aujourd'hui le plus systématique et le plus complet ; ces entours sont organisés en quatre grands groupes, *situation*, *région*, *contexte* et *univers de discours*, qui sont à leur tour déclinés en de nombreux sous-groupes.

Les autres types d'« instruments » de l'activité de parler sont proprement linguistiques et appartiennent aussi à l'ensemble d'opérations de nature sémantique qui constituent la détermination : l'*actualisation*, la *discrimination*, la *délimitation* et l'*identification*. Les instruments linguistiques correspondants (*actualisateurs*, *discriminateurs*, *délimitateurs*, *identificateurs*), en tant qu'unités linguistiques, ne réalisent pas en eux-mêmes la détermination mais la manifestent matériellement (cf. pp. 40-41 pour la distinction entre *forme* et *fonction*). Même si Coseriu ne traite dans

«Détermination et entours» que de la détermination nominale, cet article pose les principes épistémologiques et méthodologiques qui valent pour l'étude de toutes les opérations qui permettent la transformation du savoir en activité.

3.4. La fonction significative

Nous nous permettons enfin de souligner l'importance du concept de *fonction significative*, qui non seulement condense la spécificité et l'autonomie du langage mais inscrit la linguistique, en toute certitude, sur la carte des sciences de la culture: «La création de signifiés est un acte de connaissance et le fait d'attacher des signifiés à tels ou tels signifiants, c'est-à-dire d'en faire des contenus de signe, est une façon de les fixer et de les rendre objectifs; par conséquent, on peut dire que le langage en tant qu'*enérgeia* est, dans un seul et même acte, connaissance et en même temps fixation et objectivation du connu.» (cf. 1/, p. 25).

4. Remarques finales

Nous formulerons ici une suggestion ayant trait à certains choix terminologiques de la traduction de «Détermination et entours», étude singulièrement importante pour le développement des recherches sur la compétence au niveau universel et sur les instruments de la fonction de désignation. Deux des termes désignant des sous-types spécifiques d'entours nous semblent problématiques: il s'agit des termes espagnols *ámbito*, *ambiente* et de leurs équivalents en français, *milieu*, *ambiance* (cf. 2/, pp. 56-57). A notre avis, selon la définition que donne Coseriu de ces termes, on pourrait traduire de manière plus adéquate *ámbito* par *champ*, gardant *milieu* pour *ambiente*. Si ce dernier désigne une réalité déterminée socialement – pour laquelle *milieu* nous semble plus approprié¹⁰ –, le premier recouvre une «région» à caractère anthropologique, qui est «l'espace¹¹ vital des sujets parlants», ou encore un «domaine organique de leur expérience ou de leur

¹⁰ Dans la seule présentation synthétique en français de la conception du langage d'Eugenio Coseriu – Colette Laplace, *Théorie du langage et théorie de la traduction: les concepts-clefs de trois auteurs: Kade (Leipzig), Coseriu (Tübingen), Seleskovitch (Paris)*, Paris, Didier, 1995 – on trouve cette même difficulté terminologique. En se référant aux termes allemands correspondants, *Bereich* et *Umgebung*, et tout en donnant comme équivalent de ce dernier le terme français d'*ambiance*, Colette Laplace l'explicite comme «le milieu social dans lequel une communauté...» (p. 269; c'est nous qui soulignons).

¹¹ En ce qui concerne ce terme d'«espace», la traduction française devrait être améliorée, à notre avis, car le texte espagnol dit «horizonte vital de los hablantes» (*Teoría del lenguaje y lingüística general*, Madrid, 1962, p. 311). Compte tenu de la rigueur stylistique de Coseriu, ce terme ne nous semble pas fortuit; par conséquent le rendre par «espace» restreint le domaine de ses connotations, notamment philosophiques. Il faudrait donc le traduire par «horizon».

culture». Mais, comme jusqu'ici cette partie de l'œuvre de Coseriu n'a pas été systématiquement exploitée, la question reste ouverte.

Saluons, pour finir, l'excellent travail de traduction et de mise en forme, qui aura duré quatre ans et qui est à la mesure de l'importance de son contenu. Le volume comprend une bibliographie exhaustive des travaux de Coseriu jusqu'en 2000 (titres originaux et leur traduction en différentes langues; pp. 457-484), ainsi qu'un index très utile des auteurs auxquels il est fait référence, des notions et des langues citées.

Cristian Bota
Ecaterina Bulea